



HAL
open science

Le féminin dans les apologues du Comte Lucanor

Emmanuelle Klinka

► **To cite this version:**

Emmanuelle Klinka. Le féminin dans les apologues du Comte Lucanor. Cahiers de Linguistique et de Civilisation Hispaniques Médiévales, 2002, 25 (1), pp.353 - 362. 10.3406/cehm.2002.1248 . hal-03745218

HAL Id: hal-03745218

<https://hal.science/hal-03745218v1>

Submitted on 3 Aug 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le féminin dans les apologues du *Comte Lucanor*

Emmanuelle Klinka

Résumé

Sa vie durant, Jean Manuel n'a cessé de revendiquer le trône pour son lignage. Il est ainsi possible d'envisager la première partie du « Comte Lucanor » comme partie intégrante de ce dessein. Cette oeuvre qui, à l'instar du « Calila et Dimna », se veut un code de bon gouvernement par le savoir à l'usage des puissants, présente la particularité d'éliminer les éléments féminins des bestiaires. La visée universelle de ces apologues semble donc subordonnée à la lutte politique qui oppose, sans doute, Jean Manuel à la régente Marie de Molina.

Resumen

A lo largo de su vida, don Juan Manuel no dejó de reivindicar el trono para su linaje. Así es posible considerar la primera parte del «Conde Lucanor» como parte integrante de tal propósito. La obra que, a ejemplo del «Calila e Dimna», se define como un código de buen gobierno por el saber, destinado a los poderosos, tiene la particularidad de eliminar los elementos femeninos de los bestiarios. La intención universal de dichos apólogos parece pues subordinada a la lucha política que, probablemente opone a don Juan Manuel a la regenta doña María de Molina.

Citer ce document / Cite this document :

Klinka Emmanuelle. Le féminin dans les apologues du *Comte Lucanor*. In: Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales. N°25, 2002. pp. 353-362;

doi : <https://doi.org/10.3406/cehm.2002.1248>

https://www.persee.fr/doc/cehm_0396-9045_2002_num_25_1_1248

Fichier pdf généré le 26/03/2019

Le féminin dans les apologues du *Comte Lucanor*

Emmanuelle KLINKA

Université du Littoral, Boulogne-sur-Mer
SEMH
SIREM, GDR 2378, CNRS

RÉSUMÉ

Sa vie durant, Jean Manuel n'a cessé de revendiquer le trône pour son lignage. Il est ainsi possible d'envisager la première partie du *Comte Lucanor* comme partie intégrante de ce dessein. Cette œuvre qui, à l'instar du *Calila et Dimna*, se veut un code de bon gouvernement par le savoir à l'usage des puissants, présente la particularité d'éliminer les éléments féminins des bestiaires. La visée universelle de ces apologues semble donc subordonnée à la lutte politique qui oppose, sans doute, Jean Manuel à la régente Marie de Molina.

RESUMEN

A lo largo de su vida, don Juan Manuel no dejó de reivindicar el trono para su linaje. Así es posible considerar la primera parte del Conde Lucanor como parte integrante de tal propósito. La obra que, a ejemplo del Calila e Dimna, se define como un código de buen gobierno por el saber, destinado a los poderosos, tiene la particularidad de eliminar los elementos femeninos de los bestiarios. La intención universal de dichos apólogos parece pues subordinada a la lucha política que, probablemente opone a don Juan Manuel a la regenta doña María de Molina.

Je me suis intéressée à l'œuvre de Jean Manuel *Le Comte Lucanor*¹, achevée en 1335, et plus particulièrement à la première partie (écrite auparavant, peut-être vers 1330) constituée d'apologues : *Libro de los enxienplos del conde Lucanor et de Patronio*. Dès l'abord, Jean Manuel précise l'intention qui a déterminé son écriture :

*Et Dios, que es conplido et conplidor de todos los buenos fechos, por la su merced et por la su piadat quiera que los que este libro leyeren que se aprovechen dél a servicio de Dios et para salvamiento de sus almas et aprovechamiento de sus cuerpos, así commo Él sabe que yo, don Johán, lo digo a essa entención*².

Recherche de salut donc, et de profit pour les corps. C'est ainsi que l'auteur définit, au niveau symbolique, la voie à prendre pour sauver son âme tout en maintenant un corps qui comprendrait à la fois l'intégrité physique, l'intégrité matérielle et l'intégrité de l'état dans lequel on naît, tout ceci sous-tendu par le concept d'honneur. Des points fondamentaux pour Jean Manuel qui va les gloser tout au long de ses récits. Fils de l'infant Manuel, frère d'Alphonse X de Castille et León, Jean Manuel se sent investi du droit de revendiquer de très hauts desseins, concrètement le pouvoir, pour lui et son lignage. Cette ambition sera favorisée par les décès prématurés des successeurs d'Alphonse X, Sanche IV et Ferdinand IV, laissant des héritiers au trône encore enfants, une régente Marie de Molina (épouse de Sanche IV), et des nobles séditieux. De fait, il me semble que dès la première partie se profile l'ambition de l'auteur : élaborer un nouveau recueil d'apologues, à l'exemple de son oncle, le roi Alphonse X, qui avait posé les premiers jalons d'un code de bon gouvernement, grâce au savoir, dans le livre *Calila et Dimna* dont il avait commandé la traduction. Un nouveau code, donc, qui a comme point de référence Jean Manuel lui-même et où il définit, au moyen d'apologues, les différentes situations auxquelles un homme de son état est confronté et comment il doit agir pour conserver, voire accroître, ce corps symbolique. Dans cette intention, il introduit une sorte de double littéraire, le comte Lucanor qui, pour chaque problème auquel il est confronté,

1. DON JUAN MANUEL, *El Conde Lucanor*, (Guillermo SERÉS, éd.), Barcelone : Crítica, 1994.

2. G. SERÉS, *op. cit.*, p. 13-14.

demande conseil au philosophe Patronius. Celui-ci lui répondra par une histoire exemplaire afin de permettre au comte de prendre une certaine distance puis lui proposera une solution applicable à sa situation concrète. Jean Manuel fera alors intervenir son propre personnage dans la trame narrative pour conclure l'épisode par un jugement positif et une sentence.

Sur les cinquante ou cinquante et un récits (selon que l'on admette ou pas la paternité de Jean Manuel pour le dernier) seuls onze présentent des animaux³. Parmi ceux-là, il est généralement admis que deux d'entre eux feraient une référence assez explicite à son histoire personnelle : « *De lo que contesció a los dos cavallos con el león* » (IX) et « *De lo que contesció a un falcón sacre del infante don Manuel con una águila et con una garça* » (XXXIII). Il parle dans l'un de la nécessaire alliance contre un ennemi plus fort. Dans l'autre, il justifie la rébellion du vassal lorsqu'il s'agit d'honorer un devoir supérieur, celui qui lie les actes de chacun selon son état et auxquels nul ne peut se soustraire pour le salut de son âme. Il serait fait allusion dans ces deux histoires aux démêlés que l'auteur a eus avec le roi Alphonse XI, contre qui il s'était ouvertement rebellé dès 1325 et qui a été son antagoniste le plus connu.

Ces deux histoires, qui ont été comprises comme une allusion directe à la vie de Jean Manuel, constituent une exception dans le corpus. Le recours au bestiaire, dont l'objectif est d'effacer l'implication de l'auteur, vise à leur donner une portée plus universelle parce qu'elles sont ainsi apparemment détachées des contingences. Ce non-dit affirmé, révélateur, m'a incitée à penser que les apologues dont les protagonistes sont des animaux pourraient offrir une vision plus intime qu'il n'y paraît de ce grand seigneur. C'est donc avec ce parti pris que j'ai étudié les neuf autres récits. Au contraire des autres apologues qui offrent un panorama plus large des relations sociales ou personnelles, de l'implication spirituelle, etc., ces neuf-là semblent resserrer leur thématique autour, justement, de ce bon gouvernement de soi au sein d'une société où chacun peut nuire à autrui et où il s'agit d'user de tous les moyens pour conserver sa vie, son honneur, ses biens et son état... D'autre part, une constatation s'impose, celle d'une absence, l'absence de la figure féminine dans les récits mettant en scène des animaux.

3. « *Exemplo V : De lo que contesció a un raposo con un cuervo que tenié un pedaço de queso en el pico* » ; « *Ex. VI : De lo que contesció a la golondrina con las otras aves quando vio sembrar el lino* » ; « *Ex. IX : De lo que contesció a los dos cavallos con el león* » ; « *Ex. XII : De lo que contesció a un raposo con un gallo* » ; « *Ex. XIII : De lo que contesció a un omne que tomava perdices* » ; « *Ex. XIX : De lo que contesció a los búhos con los cuervos* » ; « *Ex. XXII : De lo que contesció al león et al toro* » ; « *Ex. XXIII : De lo que facen las formigas para se mantener* » ; « *Ex. XXIX : De lo que contesció a un raposo que se echo en la calle et se fizo muerto* » ; « *Ex. XXXIII : De lo que contesció a un falcón sacre del infante don Manuel con una águila et una garça* » ; « *Ex. XXXIX : De lo que contesció a un omne con la golondrina et con el pardal* ».

Il est connu que Jean Manuel a emprunté ses apologues à diverses sources et qu'il les a réélaborées. De telle sorte que tout l'intérêt réside dans les changements opérés. Il convient alors de se poser la question de l'absence du féminin : si elle est consécutive à un acte délibéré ou inconscient. Cette absence a, certes, deux exceptions, que je nuancerais. En premier lieu, il y a la mention des poules que vient dévorer le renard dans la fable « *De lo que contesció a un raposo que se echó en la calle et se fizo muerto* » (XXIX) :

[...] *un raposo entró una noche en un corral do avía gallinas. Et andando en roydo con las gallinas, cuando él cuydó que se podría yr, era ya de día et las gentes andavan ya todos por las calles. Et desde que él vio que non se podía asconder, salió escondidamente a la calle et tendióse assí commo si fuesse muerto*⁴.

C'est là un exemple topique, tiré de la réalité, celui du renard dans le poulailler. *Gallina* est donc ici un terme générique faisant référence à un ensemble de gallinacés constitutifs d'un poulailler sans distinction des sexes. De plus, l'anecdote des poules ne sert qu'à introduire le motif principal et le véritable protagoniste du récit, le renard qui, se trouvant pris au piège, va user de ruse et de patience, lui faisant tolérer tous les affronts, et sauver sa vie. En second lieu, il y a une autre évocation du poulailler dans « *De lo que contesció a un raposo con un gallo* » (XII). De la même façon, l'histoire commence par la mise en place des éléments qui apporteront une touche de réalisme à la fable, ainsi que le prétexte narratif :

[...] *un omne bueno avía una casa en la montaña, et entre las cosas que criava en su casa, criava siempre muchas gallinas et muchos gallos. Et acaesció que uno de aquellos gallos andava un día alongado de la casa por un campo; et andando él muy sin recelo, violó el raposo et vino muy ascondidamente, cuydándolo tomar*⁵.

Les poules ont dans ce cas deux fonctions : celle de connoter la présence d'un poulailler, donc de coqs, dont la présence se révélerait étonnante sans elles, et une deuxième fonction, différentielle, qui permet d'isoler un individu, l'un des coqs, qui sera le protagoniste malheureux du conte. Et il n'est pas anodin que ce soit le coq, et non la poule, qui ait été choisi pour incarner l'action puisque cela reflète une réalité sociale contemporaine et l'idéologie de l'auteur. Ainsi, la poule n'a qu'une valeur de contextualisant alors que le coq concrétise l'actance, comme auparavant le renard.

Autre exemple, comment qualifier le terme choisi pour désigner le renard, *raposo*, qu'il présente dans quatre apologues : « *De lo que contesció a un raposo con un cuervo que tenía un pedaço de queso en el pico* » (V), « *De lo que*

4. G. SERÉS, *op. cit.*, p. 131.

5. *Ibid.*, p. 59.

contesció a un raposo con un gallo » (XII), « *De lo que contesció al león et al toro* » (XXII) et « *De lo que contesció a un raposo que se echó en la calle et se fizo muerto* » (XXIX)? Est-ce un trait de langage de Jean Manuel ou un parti pris?

Si l'on se réfère aux écrits contemporains, force est de constater la prédominance de la forme féminine. Le *Livre des chats* (composé entre 1350 et 1400) propose également la fable intitulée, dans le *Comte Lucanor*, « *De lo que contesció a un raposo que se echó en la calle et se fizo el muerto* », sous le titre « *Enxiemplo de la gulpeja con las galinas* »⁶. Là, le terme employé, *gulpeja*, est la norme pour toutes les histoires où apparaît un renard; il en va de même dans le livre *Calila et Dimna*⁷ (traduit de l'arabe en 1251). Par ailleurs, le *Livre de bon amour*⁸, contemporain au *Comte Lucanor*, montre l'utilisation, dans l'édition que j'ai consultée⁹, de trois synonymes au cours de ce même récit, « *Enxiemplo de la raposa que come las gallinas en la aldea* »¹⁰: *gulhara* (v. 1412 b), qui semble être un terme spécifique de Juan Ruiz¹¹, *gulpeja* (v. 1418 b) et *raposo* (v. 1419 a). Pour ce dernier, il est néanmoins permis de penser que la forme masculine a été choisie en raison de la rime, d'autant qu'au vers suivant le renard est de nouveau qualifié par le féminin :

*Dixo este maestro : « El coraçon del raposo
al tremor del coraçon es mucho provechoso. »
Ella diz : « ¡ Al diablo catedes vos el polso! »
Levantóse corriendo e fuxo por el coso (v. 1419 a-d).*

En outre, c'est la seule occurrence de cette forme masculine dans tout le livre où domine le féminin *raposa*, comme dans l'histoire racontant le procès du loup et du renard¹² où il apparaît six fois (v. 320 c, 321 a, 324 d, 331 d, 352 c, 366 a) contre deux *gulpeja* (v. 329 b, 358 a) et un *gulharra* (v. 349 b).

Si l'on s'en remet maintenant au dictionnaire étymologique de Corominas¹³, il met aussi en avant les formes féminines, *raposa* ou *gulpeja*, qui

6. Bernard DARBORD (éd.), *Libro de los gatos*, Paris : Klincksieck (*Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 3), 1984.

7. Juan Manuel CACHO BLECUA et María Jesús LACARRA (éd.), *Calila e Dimna*, Madrid : Castalia, 1984.

8. Composé entre 1331 et 1349.

9. Juan RUIZ, *Libro de buen amor*, (José Luis GIRÓN ALCONCHEL, éd.), Madrid : Castalia, 1985.

10. J. L. GIRÓN ALCONCHEL, *op. cit.*, p. 250-251.

11. Voir Joan COROMINAS et José A. PASCUAL, *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, 5 t., Madrid : Gredos, 1992, 5, article : *vulpeja*.

12. J. L. GIRÓN ALCONCHEL, *op. cit.*, p. 100-108 : « *Aquí fabla del pleito qu'el lobo e la raposa ovieron ante don ximio, alcalde de Bugía* ».

13. J. COROMINAS et J. A. PASCUAL, *op. cit.*, t. 4, article : *raposa*, et t. 5, article : *vulpeja*. Et bien qu'il s'agisse d'un état de langue plus tardif, le *Diccionario de autoridades de 1726* (Real Academia española, *Diccionario de autoridades, año de 1726*, Madrid : Gredos, 1990.) indique la forme féminine, *raposa*, comme l'équivalent de *zorra* et ajoute : « *otros dicen raposo* » en présentant comme exemple un extrait de la fable *Le renard et le corbeau* du *Comte Lucanor*.

paraissent très généralisées depuis leur première apparition attestée dans *Calila et Dimna* (1251). Cependant, il ajoute que la forme masculine, *raposo*, est tout aussi ancienne et il cite la *General estoria* (1270-1280).

J'en viens maintenant au cas de l'apologue « *De lo que contesció al león et al toro* » (XXII). Celui-ci synthétise tout en la reformulant l'histoire du chacal¹⁴ intrigant Dimna dans le livre éponyme. En quelques mots : Dimna, envieux de la faveur dont jouit Sençeba, le bœuf, auprès du jeune roi lion, va insinuer le doute et la méfiance entre l'un et l'autre, jusqu'au moment où le lion tue le bœuf. L'histoire ne s'arrête pas là puisque le lion, conscient d'avoir agi indignement, sans réflexion ni sagesse ou justice, est rongé de remords¹⁵. Il organise alors¹⁶, sur le conseil de la reine mère, le procès pour trahison de Dimna qui lui permettra de retrouver sa dignité et son autorité de roi. La lionne, la reine mère, a donc un rôle fondamental. C'est elle qui garantit la cohésion du pouvoir, et sa pérennité, par la justice rendue. Jean Manuel, quant à lui, convertit d'abord au monde hispanique ce chacal ou loup-cervier en renard et il rend anonymes les animaux. Ceux-là ne conservent plus que l'identité de leur espèce et deviennent très clairement des types symboliques de la hiérarchie animale. Puis, l'auteur adapte ce contexte hiérarchique en séparant les carnivores des herbivores, divisés par une opposition entre faibles et forts, et gouvernés chacun par des tyrans qui les oppriment, le lion et le bœuf que les faibles veulent éliminer. Jean Manuel opère pour cela un raccourci particulièrement significatif : ceux qui sont écartés du pouvoir sont désignés par un terme générique, *las animalias*, tandis que les puissants sont représentés d'un côté par l'ours : « *que es el más esforzado et más fuerte de todas las bestias que comen carne en pos el león* », d'un autre par le cheval : « *que es el más fuerte animal que ha en esta tierra de las bestias que pacen yerva* »¹⁷. Cette séparation entre deux camps rivaux serait, selon certains¹⁸, une autre allusion au contexte historique et personnel de Jean Manuel. L'un des partis représenterait la Castille (sans doute les carnivores), l'autre l'Aragon (les herbivores), qui venaient de renverser leurs alliances et de se rapprocher par le mariage d'Alphonse IV d'Aragon avec la sœur d'Alphonse XI de Castille. Un tel changement ne pouvait convenir à Jean Manuel puisque son ancien protecteur aragonais était désormais neutralisé par son ennemi castillan... C'est alors qu'intervien-

14. Le chacal de la traduction arabe de Ibn al-Muqaffá qui a servi de base à la traduction espagnole de 1251 devient loup-cervier dans cette dernière.

15. Ce passage correspond au chapitre III du livre *Calila et Dimna* dans ses versions arabe et espagnole.

16. Correspond au chapitre IV des deux versions citées.

17. G. SERÉS, *op. cit.*, p. 91.

18. *Ibid.*, p. 370-371 (*notas complementarias*).

ment dans le récit le renard et son pair herbivore, l'agneau, tous deux conseillers des deux seigneurs. Ils vont ainsi prendre à leur charge l'action insidieuse de Dimna et obtenir le même résultat. À ce point, le récit diffère. D'une part du fait que l'un et l'autre rois perdent leur pouvoir et le bœuf son honneur pour avoir été vaincu. Une façon, peut-être, d'augurer un destin funeste au roi d'Aragon pour s'être laissé mal influencer et avoir, de ce fait, abandonné Jean Manuel. D'autre part, il y a aussi divergence parce qu'il n'y a pas d'espace laissé à la repentance, ni non plus au bon conseiller qui va aider à retourner la situation, en l'occurrence la reine mère.

Il ne fait guère de doute que Jean Manuel ait voulu mettre ici l'accent sur l'importance de s'adjoindre un conseiller loyal – en écartant tous ceux qui pourraient nuire – et de cultiver la bonne entente politique entre rivaux potentiels, ce qui expliquerait la focalisation du récit. Néanmoins, à mon sens, l'absence qui en résulte peut tout aussi bien exprimer une réalité qui trouverait son explication dans l'histoire personnelle de l'auteur et sur quoi je reviendrai par la suite.

Le fait que l'auteur ait écarté de la scène politique la lionne et qu'il y ait un manque, par rapport à l'usage contemporain, de la représentation du féminin dans les bestiaires m'a amenée à me pencher sur les apologues proposant des personnages féminins. Ils sont peu nombreux, neuf¹⁹, et me semblent répondre aux topiques médiévaux concernant la femme et sa place dans cette société.

Le thème principal qui se dégage est celui qui traite de la nécessaire loyauté des femmes. Elles doivent être des alliées sincères et œuvrer au bénéfice de leur époux, frère ou seigneur. Il va de soi qu'en rendant plausible la trame fictionnelle, par un contexte facilement identifiable, elles incarnent par leurs défauts²⁰ ou leurs qualités²¹ des situations dépassant les simples rapports de couple, comme d'ailleurs tous les personnages présentés. Il n'y a pas lieu par conséquent de s'appesantir sur ces caractéristiques féminines puisqu'elles correspondent à des lieux communs,

19. « *Exemplo VII : De lo que contesció a una mujer quel dizíen doña Truana* » ; « *Ex. XXVII : De lo que contesció a un emperador et a don Álvaro Háñez Múnaya con sus mujeres* » ; « *Ex. XXX : De lo que contesció al rey Abenabet de Sevilla con Ramayquía, su mujer* » ; « *Ex. XXXV : De lo que contesció a un mancebo que casó con una mujer muy fuerte et muy brava* » ; « *Ex. XXXVI : De lo que contesció a un mercadero cuando falló su mujer et su fijo durmiendo en uno* » ; « *Ex. XLII : De lo que contesció a una falsa beguina* » ; « *Ex. XLIV : De lo que contesció a don Pero Núñez el Leal et a don Roy Gonzales de Çavallas et a don Gutier Royz de Blaguiello con el conde don Rodrigo el Franco* » ; « *Ex. XLVII : De lo que contesció a un moro con una su hermana que dava a entender que era muy medrosa* » ; « *Ex. L : De lo que contesció a Saladin con una dueña, muger de un su vasallo* ».

20. XXX, XXVII (l'épouse de l'empereur), XXXV, XLVII.

21. XXVII (l'épouse de don Álvaro), XXXVI, XLIV, L.

par exemple la nature capricieuse et ingrate de Ramayquía, la femme du roi Abenabet de Séville (XXX).

De la même façon, dans le récit « *De lo que contesció a un mercadero cuando falló su mujer et su fiyo durmiendo en uno* » (XXXVI), la femme supposée adultère est un prétexte à l'action vengeresse du mari et à la morale de l'histoire, qui est de ne pas agir sans réfléchir et dans la précipitation.

Il y a pourtant deux apologues où le personnage féminin est le véritable protagoniste de la fiction. Le premier, « *De lo que contesció a una mujer quel dizien doña Truana* » (VII), plus connu dans la version de la *La laitière et le pot au lait*, symbolise la vacuité des espoirs illusoires et il rejoint l'exemple antérieur par sa thématique à visée universelle. Le second, « *De lo que contesció a una falsa beguina* » (XLII), m'a paru relever d'un autre domaine. L'histoire peut se résumer ainsi : un diable était des plus malheureux parce qu'il ne pouvait semer la discorde dans un couple s'entendant fort bien et qu'il devait rendre compte de son œuvre à Satan qui ne manquerait pas de le blâmer pour son inefficacité. Sur ces entrefaites, il rencontre une béguine qui lui promet, à charge de réciprocité, d'introduire la dissension à sa place. Le pacte scellé, la béguine, se faisant alors passer pour l'ancienne servante de la mère de la femme, entre au service du couple, gagne sa confiance et commence à agir. Sa science est telle dans l'art de tromper que l'homme et la femme en viennent bientôt à se soupçonner. Tout cela débouche sur un quiproquo organisé par la béguine²² : le mari égorge son épouse en se croyant menacé, le père et les frères de la femme, alertés par le bruit, arrivent et se vengent en tuant l'homme, la famille de celui-ci vient à son tour... jusqu'à ce que la majeure partie du bourg finisse par s'entretuer. La morale est pourtant sauve puisque la béguine paiera de sa vie sa malfaisance.

Outre la grande astuce de la béguine et sa virtuosité à enchaîner les situations de leurre qui rappelle l'art de Dimna, je retiendrais de cet apologue deux topiques : celui du pacte de la femme avec le diable et celui de la femme plus puissante que le diable dans la nuisance. Par ailleurs, cette histoire est la seule à laquelle le philosophe Patronius attribue pour conclure son intervention une similitude, celle du chat dévot, symbole de l'hypocrisie :

Et conséjovos yo que siempre vos guardedes de los que vierdes que se fazen gatos religiosos, que los más dellos siempre andan con mal et con engaño.

La ressemblance avec la trame fictionnelle de l'histoire de Dimna et la similitude du chat dévot, qui bénéficie d'ailleurs d'un apologue dans

22. La béguine convainc la femme de couper des poils de barbe de la gorge de son mari avec un couteau qu'elle lui fournit afin de créer un philtre qui lui rendra son amour, tandis qu'elle persuade le mari de l'intention de sa femme de l'égorger pour pouvoir rejoindre son amant.

Calila et Dimna, entre autres, soulignent l'analogie d'objectif et de moyens entre les trois : la trahison et le calcul qui jouent en faveur du profit personnel. Mais le dernier récit va beaucoup plus loin puisque la béguine incarne également le Mal. La redondance qui existe autour du thème de l'hypocrisie, par les références de cet apologue et dans la composition du corpus, culmine ainsi dans la figure de la béguine. Et bien que certains²³ aient reconnu dans le choix du personnage de la béguine une influence dominicaine, il est permis de se demander, étant donné le contexte du livre, s'il n'y a pas un autre dessein caché.

En effet, le *Comte Lucanor* se caractérise par l'élimination des signes féminins, excepté lorsque la cohérence narrative l'impose. Cet ouvrage se révélant être un code de règles sociales mettant en valeur Jean Manuel et son idéologie, il me semble opportun d'émettre l'hypothèse qu'Alphonse XI de Castille ne serait pas le seul à s'opposer aux ambitions de l'auteur. Autre personne, autre sexe, autre technique donc, peut-être inconsciente, pour dénoncer cette « oppression ». Quelle est la femme visée ? Je n'en vois que deux qui en auraient la stature. La première, Eléonore de Guzmán, était l'influente maîtresse du roi castillan et future mère d'Henri II de Trastamare. Mais cette conjecture est peu probable. En effet, les intérêts de cette dernière convergeaient avec ceux de Jean Manuel²⁴. Il semble même qu'un pacte secret les ait liés²⁵ et se soit concrétisé par le mariage d'Henri de Trastamare et de la fille de Jean Manuel, Jeanne, issue de ses noces avec Blanche de La Cerda et Lara, sa troisième épouse. Celle-ci descendait de deux hauts lignages²⁶ écartés du pouvoir et qui participaient activement à la sédition contre la dynastie royale en place. En effet, il était question avant tout de prouver la légitimité des uns et des autres à la prétention au trône. Jean Manuel et les La Cerda, auxquels s'étaient ralliés les Lara et Eléonore de Guzmán²⁷, dénonçaient l'usurpation du pouvoir par les souverains régnants. Ainsi,

23. G. SERÉS, *op. cit.*, p. 396-397 (*notas complementarias*).

24. Sur ce sujet, je dois beaucoup à Georges Martin qui m'a permis de démêler tous ces méandres et de dépasser les suppositions de ma communication. Cf. Georges MARTIN, « Alphonse X maudit son fils », in : *L'invective au Moyen Âge (France, Espagne, Italie)*, Atalaya, 5, 1994, p. 153-178.

25. Cf. Fernando Gómez Redondo, qui cite à ce propos un extrait de la *Crónica del Rey don Pedro y del Rey don Enrique, su hermano, hijos del rey don Alfonso Onceno* : Fernando GÓMEZ REDONDO, *Historia de la prosa medieval castellana*, 2 t., Madrid : Cátedra, 1999, 2, p. 1773.

26. Appartenant par sa mère à la lignée des Lara, l'une des familles composant le cercle réduit de la grande noblesse castillane, elle était la petite-fille de Ferdinand de La Cerda, dont la mort prématurée allait permettre à Sanche IV, frère de Ferdinand, de s'emparer du trône en s'opposant aux nouvelles lois successorales édictées par son père, Alphonse X, qui désignaient les infants de La Cerda comme ses successeurs légitimes.

27. Issue elle-même de la haute mais récente noblesse andalouse, elle ne pouvait espérer que la périphérie du pouvoir pour elle et ses enfants, à moins d'user de stratagèmes, ce qu'elle a fait.

par le jeu complexe des alliances se rejoignaient les ambitions de ces grands nobles en une union dont l'enjeu était un changement dynastique dont ils seraient les fondateurs – et qui se réalisera par la suite dans la personne de Jean I^{er}, le fils de Jeanne Manuel et d'Henri de Trastamare.

Il ne reste plus alors qu'une femme qui pourrait incarner l'opposition à ces manœuvres : Marie de Molina, décédée en 1321, qui avait assuré par deux fois la régence du royaume lors de la minorité de son fils et de celle de son petit-fils et avait défendu leurs intérêts. La réponse littéraire de Jean Manuel, plus qu'une preuve d'impuissance politique de terrain, serait alors une réplique appropriée à l'œuvre de celle qui avait fondé avec Sanche IV, puis perpétué à sa mort, le mouvement idéologique qui a régi le royaume au temps de sa puissance et de sa faiblesse.